Naoise Dolan

The Happy Couple



Éditions de l'Olivier

The Happy Couple

De la même autrice

Rien de sérieux
Presses de la Cité, 2021
10-18, n° 5743

NAOISE DOLAN

The Happy Couple

Traduit de l'anglais (Irlande)
par Nathalie Peronny

ÉDITIONS DE L'OLIVIER

L'édition originale de cet ouvrage
a paru chez Weidenfeld & Nicolson en 2023,
sous le titre : *The Happy Couple.*

ISBN : 978.2.8236.2146.4

© Naoise Dolan, 2023.

© Éditions de l'Olivier pour l'édition en langue française, 2025.

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Pour John et les McNally

PARTIE I

La mariée

1

Ils se fiancèrent comme ça.

À Dublin, ils se rendirent à une fête puis rentrèrent chez eux le long des ruelles pavées. Celine avait vingt-six ans, Luke vingt-huit. Il était grand et mince, les cheveux bruns, portait sa chemise bleu pâle à moitié rentrée dans son pantalon. Elle était d'une laideur sophistiquée : visage carré, sandales noires à semelles plates. Malgré la douceur de la nuit, elle portait des gants.

Ils parlaient vite tous les deux, mais lui s'exprimait d'un ton monocorde alors qu'elle y mettait plus de verve. Ils évoquaient deux des invités qui venaient de rompre.

« Je crois qu'ils ne se sont pas adressé un mot de la soirée, déclara Celine.

– Ils auraient dû se séparer plus tôt, à mon avis, répondit Luke.

– Pourquoi ?

– C'est toujours merdique de rompre. Mais ça l'est beaucoup moins si on le fait tant qu'on s'apprécie encore. »

Ils bifurquèrent à gauche dans une rue bordée de maisons

mitoyennes, Celine ouvrit leur porte à panneaux rouge et ils grimpèrent l'escalier branlant. Leur deux-pièces, situé au n° 23, se trouvait dans une ancienne résidence géorgienne divisée en appartements. La chaudière tombait sans arrêt en panne, le seul commerce de proximité était le type qui vendait de l'herbe dans sa Nissan, et le loyer s'élevait à deux mille euros par mois.

Quand ils avaient emménagé l'an passé, le propriétaire les avait prévenus : « C'est pas le Ritz, les jeunes. » Celine le constatait encore tous les jours. Il y avait un tapis en fibres de coco dans le couloir et un meuble à chaussures en laiton : ici, la crasse était prise au piège dès l'entrée alors qu'au Ritz elle était libre de se poser partout tant qu'elle payait. La chambre et la salle de bains étaient moches et exiguës, rien à voir non plus avec le Ritz. Le salon abritait le piano de Celine et une kitchenette vert et jaune. Il n'y avait même pas la place de mettre une table. Non, ce n'était vraiment pas le Ritz ; ils dînaient donc sur le canapé.

Devant le lavabo de la salle de bains, Celine ôta ses gants de cuir noir et se passa de la crème sur les mains. Elle était pianiste professionnelle et ne s'hydratait que le soir, pour éviter de mettre du gras sur le clavier.

Elle s'essuya avec un mouchoir en papier et rejoignit Luke au lit. Au contact de son corps, elle laissa échapper un petit « Oh » comme si elle était surprise de le trouver là.

Elle reprit leur conversation là où ils l'avaient laissée.

« On ne quitte jamais quelqu'un tant qu'on l'apprécie encore, dit-elle. On se dit OK, ça ne va pas fort, mais ça va bientôt s'arranger. Et ça continue d'aller mal jusqu'à ce que ce soit fini.

– Il faut se mettre d'accord dès le début. Quelle serait la pire chose que l'autre pourrait faire pour que tu l'apprécies encore, mais à peine ? Ce serait ta limite : si elle est franchie, terminé. À moins d'utiliser… tu sais, ces enquêtes de satisfaction ?

– Entoure la note 10 si tu adores le nouveau micro-ondes, ou la note 0 si tu détestes et maudis le nouveau micro-ondes ?

– Voilà.

– Pas sûre que ce soit un indicateur fiable pour déterminer si on est heureux.

– Sans doute pas », reconnut Luke.

Celine se retint de lui demander : « Mais, blague à part, tu es heureux, toi ? »

Ils avaient pour principe de ne jamais parler de leurs « sentiments ». Celine n'avait pas appris ça dans sa famille. Vous avez déjà croisé des Irlandais ? Penser que la couleur de leur bague d'humeur interne intéresse tout le monde et attendre un public conquis, très peu pour eux. Mais Celine et Luke étaient ensemble depuis trois ans et elle mesurait l'évolution de leur relation à l'ampleur de leur bazar. Les livres de poche écornés de Luke s'alignaient sur les rebords de fenêtre ; il avait fourni un moulin à café et une moitié de chat. L'autre moitié revenait à Celine et, ce type de bien étant difficile à couper en deux, il valait mieux espérer que les choses allaient durer entre eux.

Elle éteignit sa lampe de chevet. « Toi, quelle serait ta limite ? En théorie ?

– Tu vas trouver ça vieux jeu. » Luke marqua une

pause, comme s'il attendait qu'elle fasse elle-même sortir les mots de sa bouche. « Mais si je me disais qu'on ne se marierait jamais… ou ce degré d'engagement. Si je savais d'avance que ça ne figurait pas au programme, alors… voilà. En théorie.

– Quand tu dis que ça ne figurera pas au programme, qui l'a décidé ?

– Ce n'est pas ce que j'ai dit.

– Si tu lis dans les pensées, tu sais que ça risque de causer plus de problèmes qu'autre chose.

– Je n'ai jamais dit que ça ne… » Il ne termina pas sa phrase. « C'est un fait, pourtant. Le mariage n'est pas à l'horizon pour nous. Et ce n'est pas forcément un problème. Ce serait idiot d'arrêter alors que tout va bien. Mais on n'est pas non plus ensemble pour la vie. »

Il y eut un flottement dont Celine se sentit responsable. Le chat miaula dans la pièce d'à côté.

Elle finit par répondre : « Si c'est vraiment ce que tu penses, on devrait rompre tout de suite. »

Pas de réponse de Luke.

« D'après tes critères. »

Silence.

« Je sais que tu dis parfois des choses exprès pour que je te contredise, poursuivit-elle. Si ce n'est pas le cas et que tu veux que j'abonde dans ton sens, ça me va aussi. »

Toujours rien.

« Dis-moi ce que je suis censée dire, insista-t-elle.

– Tu n'as qu'à dire ce que tu veux.

– Il faut bien que l'un de nous le fasse. Bon… Je repense

souvent à la fois où tu m'as dit que tu ne voulais pas d'un truc sérieux. Et où je t'ai répondu que j'en aurais sans doute envie un jour, mais pas avec quelqu'un que je viendrais de rencontrer, donc pas de panique. Plus tard, je t'ai dit que si tu ne voulais toujours pas d'une relation sérieuse, on devrait peut-être en rester là. Et tu m'as répondu que tu avais changé d'avis. Parfois, je me dis que tu as toujours voulu être avec moi. Tu étais juste incapable de l'assumer avant que je fasse le premier pas. »

Nouvelle pause.

« Que j'aie besoin de dire les choses tout haut avant que tu puisses les formuler dans ta tête, continua Celine, j'avoue que ce n'est pas ce que je préfère chez toi. Ce n'est pas un des aspects de ta personnalité que j'emporterais sur une île déserte si je pouvais n'en garder que trois. Mais j'aurais quand même du mal à choisir. Ce serait impossible, d'ailleurs. Il faut croire que je t'aime tout entier. Et, en ce qui me concerne, ça doit vouloir dire que je veux être avec toi pour toujours. »

C'est là que Luke fit sa demande.

2

Tout le monde voulait que le mariage ait lieu à Dublin, sauf tante Maggy qui préférait Londres, alors ce fut Londres qui l'emporta.

Celine était originaire de Dublin et n'avait jamais vécu ailleurs. Luke avait grandi à Londres, mais ses parents étaient irlandais. Il était rentré au pays trois ans auparavant.

Dublin semblait une évidence.

Celine inscrivit « DUBLIN » dans son carnet noir.

Ils finirent tout de même par organiser la cérémonie à Londres.

« La soirée de fiançailles sert à faire du tri dans la liste des invités, expliqua tante Maggy à Celine depuis sa ligne fixe à Londres. Dis-moi si ça fait du raffut. Je suis en train d'épousseter les oiseaux. » Les oiseaux en question étaient sa collection de cygnes en cristal Waterford, assortis de quelques intrus : faucon, aigle, pigeon. Oncle Grellan avait un jour commis l'erreur grossière de lui offrir un moineau en

cristal Tipperary. Maggy voulait bien accueillir un moineau, mais il fallait que ce soit un Waterford. Donner du pognon à Tipperary ? Plutôt crever.

Maggy avait épousé l'oncle de Celine lorsqu'ils étaient de jeunes Irlandais installés à Londres dans les années 1980. Ils n'avaient pas eu d'enfants, si bien qu'elle était constamment sur le dos de ses nièces. Elle était incapable d'avoir un avis sans l'exprimer à voix haute et n'avait encore jamais su saisir une occasion de ne pas se mêler de ce qui ne la regardait pas.

Certes, ce n'était pas elle qui se mariait. Mais elle était pleine de ressources.

Leur entreprise de plomberie florissante avait permis à oncle Grellan et tante Maggy de s'acheter une immense maison dans le nord de Londres. Pendant ce temps, Luke et Celine se partageaient royalement un espace équivalant à quatre-vingts pour cent de la surface habitable légale.

Ouverture stratégique de Maggy : « La soirée de fiançailles aura lieu chez nous. »

Pourquoi pas ? Elle en avait envie ; elle avait aussi la place.

Maggy venait de glisser un orteil dans la porte. Il ne lui restait plus qu'à y insérer tout son pied.

« Je m'étonne que ta mère ne t'ait rien appris sur l'organisation de ces choses-là, poursuivit-elle au téléphone. Mais c'est vrai qu'elle était très occupée. À être médecin, et à divorcer de ton père. En tout cas, ma petite fille, voilà le topo. Tu notes qui vient à ta soirée de fiançailles, et tu sauras combien de personnes assisteront au mariage.

– Ça marche », répondit Celine. Elle était violemment allergique à deux choses : la logistique et la communication.

« Sauf que… bah. Tant pis, fit Maggy. On trouvera une solution. Quel dommage, quand même. »

C'est là que Celine eut pour la première fois la sensation de se faire avoir. Sans qu'elle sache trop pourquoi ni comment, Maggy modula soudain le ton de sa voix pour mieux l'attirer dans ses filets.

« Si les fiançailles n'ont pas lieu dans le même pays que le mariage, tu n'auras aucun moyen de savoir qui viendra aux deux. Or, c'est dans un an, ton mariage. Qui sait où chacun de nous sera à ce moment-là ? Majorque, peut-être, ou Meath ! Mais écoute voir, il y a un moyen d'anticiper. Si les fiançailles se tiennent à Londres en juin de cette année, et le mariage à Londres en juin de l'année prochaine… »

Il ne fallait surtout pas interrompre tante Maggy quand elle cherchait à vous convaincre de quelque chose. Elle se serait sentie spoliée, voire bafouée.

Quand Luke rentra au n° 23 ce soir-là, Celine lui annonça : « J'ai fait une énorme connerie.

– Figure-toi que moi aussi », dit-il.

Elle tapota le coussin du canapé et il vint s'asseoir à côté d'elle.

Animée par l'arrivée de Luke, leur chatte siamoise aux yeux bleus bondit sur le piano et marcha tranquillement sur le couvercle. Ils l'avaient baptisée Madame Esmeralda, en référence à l'animal de compagnie de Franz Liszt. (« Juste une chatte parmi d'autres dans la vie de Liszt », avait fait

remarquer Phoebe, la sœur de Celine.) Madame Esmeralda détestait les autres félins mais chérissait ses humains en raison de leurs pouces opposables. Ils étaient mauvais gymnastes et épouvantablement imberbes, mais ils lui ouvraient ses boîtes de terrine au poulet et, ça, ce n'était pas rien.

La nuit tombait. Celine alla tirer les rideaux, puis retourna s'asseoir sur le canapé et étendit les jambes pour poser les pieds sur les genoux de Luke.

Il lui caressa les chevilles et poursuivit : « J'ai réussi à faire dire à notre directeur national qu'on abordait le marché par le travers. »

Luke était stratège en communication dans une multinationale de la tech ayant racheté les docks de Dublin pour y installer son siège. Le langage d'entreprise lui inspirait une fascination morbide. Au début, il s'était astreint à noter tous les termes qu'il entendait avant d'inventer les siens. Le jargon filait bizarrement la métaphore nautique – « être sur le pont », « maintenir le cap » – et Luke avait poursuivi sur le même thème pour tester des expressions de son cru.

« Et ça veut dire quoi, aborder le marché par le travers ? demanda Celine.

– On se le demande encore. Je voulais plutôt suggérer l'idée qu'on était sur la touche, mais je pense que mon chef a cru que ça voulait dire qu'on se lançait « à l'abordage » de la concurrence comme des pirates.

– Tu es un incompris. Mais ma connerie à moi est pire. »

Elle lui raconta.

Luke garda le silence un moment. Puis il dit : « Ça va bien se passer.

– Tu es sûr ? fit Celine. Toi qui tenais tant à ce qu'on se marie à Dublin.

– Non, mais si Londres te fait plus plaisir…

– C'est à tante Maggy que ça fera plaisir, rectifia Celine. Ce qui fera plaisir à oncle Grellan et qui, du coup, fera plaisir à ma mère. Or c'est pour eux que je me marie. À part toi. Et quelqu'un d'autre.

– Toi ?

– Le chat. »

Comme si tout était calculé, Madame Esmeralda choisit ce moment pour planter ses crocs dans un jouet en forme de souris qu'elle traîna depuis le rebord de la fenêtre et vint déposer sur le canapé. Luke lui caressa le museau. « Trop aimable, lui dit-il. *Merci, Madame**[1], pour ce cadeau.

– Elle pense que tu es incapable de te nourrir tout seul, expliqua Celine. Heureusement que c'est une chatte d'intérieur, sinon elle nous rapporterait des têtes de lapins. Mais j'avais autre chose à te dire.

– Tu es pleine de surprises.

– Cette fois, je n'y suis pour rien, précisa-t-elle. Dans l'autre affaire non plus, d'ailleurs. Essaie de tenir tête à une Irlandaise d'âge mûr !

– J'aurai ce privilège dans quatorze ans.

– Je ne serai pas une femme d'âge mûr dans quatorze ans.

– Tu en as vingt-six. L'âge mûr commence au tournant de la quarantaine.

1. Les mots et expressions en italique suivis d'un astérisque sont en français dans le texte. *(Toutes les notes sont de la traductrice.)*

– Tu es plus vieux que moi.

– C'est vrai. On va donc connaître un intervalle de deux ans durant lequel tu devras tenir tête à un mari d'âge mûr.

– Pour en revenir à mon souci numéro deux, l'interrompit Celine, il faut qu'on invite Maria. »

Cette fois, Luke en resta sans voix.

3

Six ans auparavant, Celine pensait que Maria était l'amour de sa vie.

« Ça va mal finir », déclara Maria.

C'était le printemps. Elles se tenaient au bord du Grand Canal de Dublin à Portobello et sirotaient des cocktails en cannettes. Maria avait la démarche assurée, le rouge à lèvres foncé et toute une collection de chemises pour homme. Elles avaient vingt ans et en étaient à la moitié de leur cursus à la Royal Irish Academy of Music. Au sein de leur promo, elles étaient les deux meilleures étudiantes en piano.

Maria posa sa main sur celle de Celine. « Je suis Salieri, dit-elle. Et toi, Mozart. On est compositrices et rivales, je suis déterminée à te battre, mais tu ne fais que t'amuser. Donc je te tue. »

Celine observa leurs mains. « Pas d'assassinat, s'il te plaît. »

Maria répondit : « Je vais essayer.

– De me tuer ?
– D'être avec toi. »

Le mois d'août après leurs derniers partiels, elles emménagèrent ensemble dans un appartement encore plus petit que celui que Celine partagerait un jour avec Luke.

De là, elles entamèrent leurs carrières en tant que pianistes professionnelles. Celine rêvait de gagner sa vie en donnant des concerts. Maria visait les prix internationaux, la Scala et les contrats d'enregistrement. Dans la réalité, elles donnaient des cours particuliers pour payer les factures.

L'un de leurs profs au conservatoire avait glissé à Celine qu'elle était la meilleure artiste et Maria la meilleure concertiste. Le jeu sincère et expressif de Maria lui permettait de transmettre des émotions à n'importe quel public. Celine avait un style plus ingénieux, truffé de références, d'allusions et de clins d'œil. Les musiciens adoraient Celine ; tout le monde adorait Maria. Celine ne s'en formalisait pas. Il y avait bien assez de place sur terre pour elles deux. Mais Maria semblait incapable de se défaire du sentiment que sa popularité faisait d'elle une moins bonne pianiste – et/ou que Celine devait le penser secrètement.

À chaque grande étape, c'était Maria qui arrivait la première. Puis Celine la rattrapait, et Maria se sentait éclipsée.

Réaction de Maria point par point :

1. Maria ne se réjouit pas sans réserve du succès de Celine, c'est donc une mauvaise petite amie.

2. OK, Celine n'a pas dit que Maria était une mauvaise petite amie. Mais elle le pense très fort. Maria le voit bien.

3. Maria se demande si Celine s'est vraiment réjouie pour elle sans réserve lorsqu'elle a connu un succès la première. Si oui, Celine est une meilleure personne – et qu'elle soit « meilleure que Maria », comme nous le savons, est le sujet qui fâche.

4. Si Celine a fait semblant de se réjouir pour elle, Maria tient à ce qu'elle sache qu'elles peuvent en parler. Mais Celine parvient à masquer son ressentiment alors que Maria en est incapable, ce qui fait de Celine une meilleure stoïcienne. Et très bien, alors : Maria n'a qu'à être meilleure dans ce domaine-là aussi, autant en rajouter une couche, c'est vrai quoi, elle ne vaut pas un clou, pourquoi se gêner et ne pas la surpasser en tout ?

Chacune d'elles avait grandi avec la conviction qu'il fallait dominer les autres pour avancer dans la vie. Mais elles n'y avaient pas réagi de la même manière. Maria avait besoin de gagner. Celine se disait : *Tant pis, je ne dominerai pas les autres et je ne ferai rien de ma vie.*

Ce n'était pas une question de paresse. Celine jouait seulement pour le plaisir que ça lui procurait.

Lorsqu'elle apprenait un nouveau morceau, elle s'y adonnait totalement. Elle commençait par les passages les plus difficiles, si bien qu'à la fin c'étaient ceux qui l'amusaient le plus. Son emploi du temps ne lui permettait pas de jouer plus de cinq heures par jour – de toute façon, au-delà, elle risquait la tendinite – mais elle ne s'arrêtait jamais de répéter dans sa tête. Un clavier noir et blanc logeait à demeure dans son cerveau. Elle s'entraînait dessus tout en lavant la vaisselle, en faisant la queue chez Lidl et dans le bus quand elle allait chez ses élèves. Cette activité cérébrale intense ne lui laissait pas assez d'énergie pour parler – pas même à Maria.

Pour Celine, c'était le paradis.

« Tu ne peux pas me dire que tu n'as pas envie de me parler et ne pas au moins t'en excuser, lui reprocha Maria dans le couloir alors qu'elle venait d'émerger d'un coma lisztien long d'une semaine. C'est si compliqué de dire : "Je suis désolée ?"

– Mais je ne le suis pas. » Celine posa son parapluie sur le radiateur. On était en septembre et il pleuvait quotidiennement. « Sinon, je ne te dirais pas ça.

– J'ai besoin de savoir que tu regrettes de m'avoir blessée.

– Mais je ne le regrette pas, sinon je… »

Et cætera.

Leur désaccord ne portait pas sur la question de savoir si Celine avait le droit d'ignorer Maria. Elles s'en

accommodaient toutes les deux. Maria était chaque jour moins disponible pour Celine que Celine l'était pour elle, son attention étant répartie de façon plus homogène.

Le problème était que Maria pouvait s'excuser même lorsque aucune d'elles n'avait le sentiment d'avoir fait quelque chose de mal. Et ça, Celine en était incapable.

« Ça s'appelle mentir, dit-elle. Et le mensonge, ça m'angoisse.

– Ça n'a rien à voir. » Maria posa son parapluie à côté du sien. « Même si tu ne te reproches rien, tu peux quand même t'excuser de m'avoir heurtée.

– Ce n'est pas ça, s'excuser. » Celine pleurait, à présent. « On s'excuse quand on a commis une injustice. »

Elles eurent cette même dispute quasiment tous les mois durant trois ans.

Mais quand tout allait bien, c'était merveilleux.

Au lit, par exemple.

Celine avait longtemps considéré l'orgasme comme un objectif physiquement hors d'atteinte. Elle ne ferait jamais l'ascension de l'Everest ; elle ne ferait jamais de kayak ; elle ne prendrait jamais son pied.

Ses partenaires masculins avaient très sportivement accepté cet état de fait. (Du moins avaient-ils fini par l'accepter, non sans signaler tout de même que leurs précédentes conquêtes y étaient parvenues. Celine avait fait de son ingénuité un atout malgré elle. Elle n'avait pas assez confiance en elle pour simuler, pas en sachant à combien

de vrais orgasmes ces hommes avaient assisté. Comment pourrait-elle berner ces étalons ?)

La dispute autour du sex-toy était une autre de leurs spécialités à toutes les deux.

« Ça casserait mon trip, se justifia Celine un soir d'octobre.

– D'accord, répondit Maria, mais ça casse aussi mon trip quand je suis la seule à jouir. Tu ne veux pas au moins tester un vibro toute seule ?

– Ça ne marchera pas. J'ai tout essayé.

– Sauf la solution que je te propose.

– Puisque je te dis que ça ne marchera pas. »

Après deux ans de relation et quatre mois de vie commune, elles se rendirent au Japon. C'était la mi-décembre. Celine participait à un concours à Tokyo. Quand les juges annoncèrent qu'elle avait fini troisième, Maria lui marmonna que le premier prix s'était montré « d'une médiocrité insultante ». Celine lui rétorqua : « Ça me va très bien, à moi. Ne me gâche pas ma troisième place. »

Le soir, elles regagnèrent leur chambre d'hôtel. La moquette était épaisse entre les orteils de Celine, et le parfum de Maria sentait le muguet rehaussé d'une note boisée.

« J'ai un cadeau de Noël en avance », annonça Maria.

Le cadeau en question ressemblait à une balle antistress vert menthe présentée dans un petit boîtier transparent. Celine la sortit et la pressa au creux de sa paume. « Très mignon, dit-elle. Merci. C'est vraiment… oh. »

Ça vibrait.

« Si ça ne marche pas, on essaiera un modèle suédois, dit Maria. Les Suédois sont réputés pour leur efficacité, mais les Japonais sont les meilleurs en design.

– Je ne sais pas trop, hésita Celine. Si j'essaie et que ça ne marche toujours pas, je devrai me résoudre à l'idée qu'il y a un truc qui cloche chez moi.

– Je n'en reviens pas d'être la première à t'offrir un jouet. Les hommes sont vraiment des luddites. Ils feraient tout pour détruire la maudite machine qui leur a volé leur travail. Au moins, les luddites étaient doués dans leur domaine. Ils savaient tisser. C'est juste qu'ils n'étaient pas assez rapides. Dans ton cas, le tissu ne voyait même pas le jour.

– D'accord, soupira Celine. Essayons.

Deux minutes.

Il lui fallut deux minutes.

Elle pouvait tout pardonner aux hommes, mais pas ça.

Si leur relation avait reposé uniquement sur le sexe, Celine aurait épousé Maria.

Le problème, c'était tout le reste.

À la jalousie professionnelle de Maria s'ajoutaient ses vendettas personnelles. Elle renversait beaucoup de vin sur leur moquette chinée en se plaignant que les gens étaient obsédés par elle, mais qu'en même temps ils la négligeaient, mais

qu'en même temps ils lui couraient après, mais qu'en même temps ils voulaient sa mort.

Celine s'y mettait parfois elle aussi. De fait, elle était meilleure sur le plan de l'exécution. Rien de tout cela n'ayant de valence émotionnelle pour elle, sa clarté mentale lui permettait de composer des piques acerbes que Maria, avec son incohérence hargneuse, ne pouvait égaler. Mais les griefs de cette dernière changeaient sans arrêt. Elle avait de nouveaux ennemis chaque semaine, eux-mêmes classés en différentes sous-catégories. Celine n'avait pas vraiment d'avis : cela exigeait non pas un bon sens de l'analyse (son point fort), mais de la perception (son talon d'Achille). Elle se contentait de faire ce qu'elle faisait le mieux – assembler les mots comme on dégoupille des grenades – avant de s'apercevoir qu'elle avait dégoupillé trop vite ou balancé sa grenade sur la mauvaise cible.

« J'échangeais des messages avec Jack, lui raconta Maria un après-midi d'été alors qu'elles déambulaient dans le marché couvert de George's Street Arcade, au milieu des rangées de stands serrés les uns contre les autres. Et je discutais en même temps avec Ró qui m'expliquait qu'elle venait d'écrire à Jack mais qu'il ne lui répondait pas. Jack, sérieux ! Tu sors avec Ró. Réponds à ta meuf d'abord. »

Commentaire de Celine : « Il espère qu'elle finira par pousser comme toi s'il la laisse suffisamment en jachère. »

Avec ces mots, une ligne jaune avait été franchie. Au sein de leur cercle d'amis, Jack et Ró gravitaient à une distance où l'on pouvait se permettre d'être un peu vache, mais pas trop.

L'intelligence sociale de Maria était périphérique et constante, alors que Celine remarquait seulement les choses au prix d'un effort de concentration ; et là, elle ne voyait plus que ça. Maria pouvait se contenter de laisser entendre que Jack était secrètement – qui ne l'était pas ? – un Mariaficionado invétéré. Celine, elle, poussait le raisonnement jusqu'au bout et verbalisait le résultat. Dans son for intérieur, elle était convaincue que Jack préférait Ró mais qu'il avait juste tendance à répondre plus vite aux gens qui le rendaient nerveux, par exemple ceux qui le débinaient dans son dos. Pour quelqu'un d'excédé par sa soi-disant cohorte d'admirateurs, Maria ne se lassait pas de parler d'eux. Et pourquoi toujours à Celine ? Si elle avait besoin de validation masculine, il aurait peut-être mieux valu qu'elle se choisisse un autre auditoire – un homme, par exemple.

Celine se gardait bien de dire tout cela à Maria. Elle avait trop peur de la manière dont ses propos pourraient être déformés.

Elles étaient ensemble depuis près de trois ans quand Celine interpréta un concerto de Brahms avec un orchestre à Madrid. Pendant qu'elle se préparait dans sa loge, elle reçut un coup de fil de Maria.

Elle plia et déplia les doigts. Ses pouces craquèrent. Avait-elle trop forcé sur les répétitions ?

« C'est bien demain que tu rentres ? lui demanda Maria.

– Désolée », fit Celine. Elle étira de nouveau ses doigts.

« J'ai oublié de te prévenir… ils m'ont rajouté deux soirs à Séville.

– J'hallucine qu'ils t'imposent de rester.

– Ils ne m'imposent rien du tout. Ils m'ont proposé et j'ai dit oui.

– Tu te souviens que je suis à Prague demain ?

– Oui. Envoie-moi un texto pour me dire comment ça se passe.

– Je serai absente toute la semaine.

– Je sais.

– Ça va bientôt faire un mois entier sans se voir. »

Ah.

Maria attendait de Celine qu'elle devine ses sentiments et considérait tout manquement de sa part comme une preuve de négligence. Était-ce aussi difficile pour tout le monde ?

« Je suis désolée, répondit Celine.

– T'en as rien à foutre de moi. Alors que je me démène pour nous deux. »

Celine ne se risquait à ce type de déclarations que si elle les estimait au-delà du litige raisonnable. Maria, elle, aimait le jeu des oppositions : elle disait une chose, et votre rôle était de la contredire. « T'en as rien à foutre de moi » signifiait « Dis-moi que tu m'aimes » ; et « Je me démène pour nous deux » signifiait « Dis-moi que tu te sens encore investie dans notre couple ».

Avec Luke, Celine finirait par apprendre les règles de ce jeu. Mais, sur le moment, elle se dit juste qu'elle venait de recevoir un verdict sans appel. Maria était plus fine psychologue, et Maria savait ce que Maria ressentait.

« Je suis désolée, répéta Celine. Pardon pour tout ça.

– Non. J'en ai ras le bol. »

Après des années ensemble, communiquer leur demandait des efforts surhumains. Chacune avait l'impression de se rendre malheureuse à cause de l'autre. Cette relation allait droit dans le mur.

Mais la rupture fit tout de même un mal de chien.

Après la séparation, Celine fut encore capable de s'astreindre à s'asseoir devant son piano. Mais le reste de la journée, le clavier dans sa tête se taisait. Quelqu'un avait refermé le couvercle. Elle se traînait comme une âme en peine dans les rues pluvieuses de Dublin ; sans sa bande-son intérieure, elle avançait au ralenti. Dans sa nouvelle chambre de célibataire, elle écoutait du Beethoven dernière période, du Beyoncé tous albums confondus et – quel cœur fraîchement brisé ne l'a pas fait ? – « I Will Survive ».

Ses cours particuliers l'occupèrent. Durant cet hiver-là et le début de la nouvelle année, elle se focalisa de plus en plus sur le travail de déchiffrage de ses jeunes élèves et à leur *Lettre à Élise*, et de moins en moins sur le froid qui la saisissait. Elle gardait les yeux rivés sur leurs petites mains et leur disait de ne pas aller trop vite.

Une touche après l'autre, son piano intérieur revint.

Un jour de printemps, alors qu'elle attendait le bus, « I Forgot That You Existed » de Taylor Swift surgit sur sa playlist. Celine n'était pas encore parvenue à ce stade du processus de guérison – mais, après tout, Taylor non plus, sans quoi elle n'aurait pas écrit cette chanson. Les objets

culturels éphémères qui nous aident à oublier nos ex naissent du labeur de ceux qui n'ont pas encore oublié les leurs.

Celine resta célibataire jusqu'à l'été. Elle savait qu'elle aurait du mal à remonter la pente – et ce fut le cas, jusqu'au jour où elle rencontra Luke.